

Témoignage de Emile Renaud

La politique de « renouveau national » ne pouvait confier à des professeurs soupçonnés d'être francs-maçons et anticléricaux le soin de former les futurs éducateurs de la jeunesse dans des séminaires laïcs. Vichy n'aimait ni Jules Ferry, ni Ferdinand Buisson. Et voilà pourquoi après notre admission au concours d'élèves-instituteurs, nous nous étions retrouvés au Lycée de Rennes.[...]
Ce ne fut pas dans la cour d'honneur que se déroula la rentrée. Rennes avait été bombardé à plusieurs reprises et les autorités avaient jugé plus prudent de déplacer le lycée à la campagne.

Des classes vertes avant la lettre [...] On ne pouvait trouver plus vert car Louvigné était un charmant village, à l'est de Rennes, à quelques lieues de Vitré et de la Guerche, qui abritait le Lycée de filles. Hors des grandes routes et lignes de chemin de fer, sans terrain d'aviation ou de camp militaire, un bel étang, des bois, des champs, aucune usine, on ne pouvait mieux choisir. Pour atteindre cet Eden, le T.I.V. un tortillard poussif ; autour de l'église, les commerces indispensables même au temps des cartes de rationnement.

Le café nous était interdit mais nous fréquentions la boulangerie. Était-ce pour les yeux bleus et la poitrine avantageuse de la vendeuse ou pour les pains de Savoie et les biscuits à la cuiller qu'on y vendait sans ticket ? Je ne peux pas trancher aujourd'hui. Coïncidence heureuse [...] le médecin, le docteur Collin était un Dolois. Un jour il dut m'inciser un anthrax à la cheville gauche et aussi bizarre que cela puisse paraître, avoir retrouvé un compatriote, même avec un bistouri à la main m'avais fait chaud au cœur. C'était la première fois que je quittais la maison ; Louvigné me semblait le bout du monde [...]



Col. E.R.



Classes, dortoirs, réfectoire, cuisine, tout avait été aménagé dans des baraquements et sur la photo que j'ai retrouvée dans ma boîte à trésors on peut remarquer les peintures de camouflage des toits [...] On peut aussi remarquer en regardant de près le cliché que l'uniforme du lycéen consistait en une blouse grise et une paire de sabots de bois. Le fin du fin de l'élégance étant les sabots tout en bois, ferrés ou cloutés qu'il ne fallait surtout pas nettoyer sous peine de passer pour un crâneur, la blouse grise ne pouvant être lavée qu'à l'occasion des vacances et comme de toute façon, le savon était rare...

Le *surgé* (surveillant général) responsable de l'ensemble était Monsieur PIERRE (*ci-contre. Ndrf*), son surnom ne pouvait être que *Petrus* ; il était assisté de Monsieur Merrien surnommé « Napo » à cause de sa ressemblance frappante avec Napoléon. Elle avait dû déteindre sur lui au point de lui faire glisser tout comme l'Empereur, une main dans le boutonage de sa veste. [...] Pétrus avait un coadjuteur dont j'ai oublié le nom. Sa spécialité était de repérer les quidams qui erraient dans la cour en dehors des heures de récréation et de les diriger d'un index qui ne souffrait pas la discussion vers la pompe, car à Louvigné il n'y avait pas l'eau courante. Pour la toilette matinale des internes, on utilisait l'eau d'un réservoir perché sur un bâti métallique qui distribuait l'eau avec parcimonie, à des lavabos collectifs. Il fallait bien, dans la journée, le remplir ce réservoir. La pompe, de marque Japy, musclait l'avant-bras. Inutile de dire que l'eau était froide et, lorsqu'il gelait, on ne se lavait guère...

Les internes participaient à l'épluchage des pommes de terre mais ceci n'était pas une corvée bien au contraire ; en hiver ils étaient au chaud dans la cuisine, étaient dispensés de permanence et les cuisiniers leur offraient en guise de remerciements, un bol d'orge grillé.[...]

En plus du dépaysement cette classe était pour nous une découverte. Une liberté accrue par rapport à l'E.P.S., nous commençons l'apprentissage de l'autonomie [...] Les élèves-instituteurs étaient tous regroupés dans la même classe car ils n'avaient étudié ni latin, ni grec, ni deuxième langue vivante, ils ne pouvaient se présenter à aucune série existante de baccalauréat ; on leur avait donc mijoté une série à part dans laquelle les sciences physiques remplaçaient la deuxième langue ou les langues mortes. Nous ne rencontrions aucune difficulté dans les disciplines scientifiques, c'était une autre paire de manches dans les disciplines littéraires. On dirait aujourd'hui que nos handicaps appartenaient plus aux domaines verbaux qu'au raisonnement hypothético-déductif. Belle formule pour dire que nous étions meilleurs en mathématiques qu'en lettres. [...]

Par reconnaissance pour nos professeurs, il me faut dire qu'ils étaient de qualité ; ils savaient sans se décourager et sans nous décourager, colmater les brèches de notre culture lacunaire. Parmi eux il y avait de « grandes pointures » et je ne dis pas cela parce qu'ils jouaient au foot avec nous. Beaucoup sont devenus professeurs de faculté, certains sont morts en déportation tel le professeur Normann. Au cours de cette année de seconde, il arrivait qu'un professeur disparaisse, nous nous interrogeons quelques semaines et apprenons qu'il avait été arrêté ou avait rejoint la Résistance¹. Les rumeurs les plus fantaisistes circulaient mais la méfiance était de règle ; nous apprenions à vivre dans un monde où il fallait dissimuler ses opinions, surveiller ses paroles, taire ses espoirs.

C'était un autre apprentissage comme était celui de vivre, loin du foyer, avec des élèves dont les parents appartenaient à des classes sociales très différentes de celles de nos familles. Nos parents étaient ouvriers, employés, agriculteurs, petits fonctionnaires, autant de catégories sous-représentées dans les établissements secondaires ; dans les cours, sur les terrains de jeux, au dortoir, nous partageons notre exil avec des fils de magistrats, de chefs d'entreprise, de membres de professions libérales. Nous vivions notre premier brassage social.

Le matin du 6 juin 1944 ne fut pas un matin comme les autres. Le père de Jacques Lorier qui captait sur un poste à batteries les nouvelles de Londres nous annonça avant notre départ pour le lycée, le débarquement en Normandie. J'ai appris beaucoup plus tard, qu'il renseignait un réseau sur les activités du centre de repérage allemand installé à Vergéal, tout près de Louvigné. La discrétion s'imposait.

Dans les baraquements régnait le plus grand des tohu-bohu [...] *Pétrus* avait-il des consignes du style : « *Conduite à tenir en cas de débarquement* » ? Peut-être, mais il n'eut pas le temps de les faire connaître car les baraques se vidèrent très vite, chacun regagnant, par ses propres moyens, son domicile. Pour nous trois², ce fut le retour à la *Peillarderie*

Nous sentions bien depuis quelques semaines que le débarquement était imminent ; nous recevions les nouvelles de Londres et les messages personnels se multipliaient, ensuite les vols d'escadrilles s'intensifiaient et nous trouvions des tracts en nous rendant au lycée ainsi que des rubans de papier argenté qui ne manquaient pas de faire jaser. Pour certaines personnes, ces papiers qui brouillaient le repérage des avions étaient des emballages de biscuits que les aviateurs lançaient par les hublots, d'autres y lisaient même des messages qui précisaient la date du débarquement. En plein jour, de drôles d'avions à double carlingue, les P38, maraudaient le long des routes, mitraillaient à l'occasion un camion, nous avions même assisté à un combat aérien qui nous avait surpris par sa rapidité. Nous l'attendions, c'est sûr, ce débarquement, il n'empêche que le 6 juin fut une surprise d'autant que ce jour, il pleuvait des cordes et que nous pensions que les alliés choisiraient une période de beau temps pour débarquer.

[...] Nous ne recevions plus de courrier de Dol que nous savions en zone interdite. [...] Comment s'occuper ? Il y avait bien quelques livres à lire ; c'était la collection complète du théâtre du XVII^e siècle ; pour varier les plaisirs nous pouvions proposer notre aide à la ferme voisine.[...] Je n'aurais jamais lu *Tite et Bérénice*, *Bajazet* ou *l'Amour Médecin* et je n'aurais jamais su que pour nourrir les perdreaux trouvés au nid au moment des foins, il fallait chercher des œufs de fourmis, sans ces semaines d'attente à Louvigné.

Avantages non négligeables car à la fois j'améliorais ma culture générale et je profitais à la ferme de repas à base de cochonnaille, de pain blanc beurré à volonté et d'un cidre un peu raide ; le tout prenant des allures de festin.

Je devais quitter Louvigné le 28 juin. »[...]

Emile Renaud

(Le texte ci-dessus est extrait d'un article paru en octobre 1997 dans le n° 32 de la revue, aujourd'hui disparue, **Notre Dol**.)

¹ Ainsi Monsieur Marcel Coué, professeur d'Anglais qui fut nommé Inspecteur d'Académie d'Ille-et-Vilaine à la Libération.

² Emile Bertheleu, Jacques Lorier, Emile Renaud ; les trois Dolois y sont hébergés par les grands parents de Jacques Lorier (voir l'article pp 9 et 10)

